



Sous la direction de Michèle JOLÉ

Espaces publics et cultures urbaines

Actes du séminaire du CIFP de Paris
2000-2001-2002

urbanité, accessibilité,
maîtrise d'ouvrage
maîtrise d'œuvre,
compétence échelle métier
site, paysage, mutation,
négociation, acteur, projet ménagement
co-production



Parcourir pour projeter

A l'entour du cimetière, un parcours au Crêt-de-Roch (Saint-Etienne)

Lectures du site & enjeux de projet

Nicolas Tixier

Laboratoire Cresson - BazarUrbain

(Nicolas.Tixier@grenoble.archi.fr)

Je vais vous présenter un travail assez récent, réalisé par une équipe pluridisciplinaire : BazarUrbain¹. C'est la première fois que nous le présentons en dehors des personnes concernées par le lieu sur lequel nous avons travaillé. C'est donc une chance pour nous de pouvoir discuter de cette expérience.

Pour ma part, je suis architecte et docteur de formation. Mes travaux portent principalement sur les ambiances architecturales et urbaines au sein du laboratoire Cresson². Il s'agit d'un centre de recherches situé à Grenoble. Il propose que toute étude se fasse avec un ancrage fort au terrain et s'appuie sur une démarche interdisciplinaire. Cette interdisciplinarité comprend au minimum des données construites, physiques, on va dire "mesurables", des données sensibles, incluant une dimension esthétique, et puis des données sociales, c'est-à-dire les usages et les représentations que l'on peut avoir d'un lieu. C'est en croisant ces données que l'on pourrait espérer sans trop de réduction commencer à dire l'espace, de façon multiple, en fonction de nos différentes manières d'habiter et de vivre ces espaces.

Le titre de la matinée de cette formation est "l'expertise en sciences sociales sur l'espace public". J'ai envie de dire que le travail que nous avons fait sur la ville de Saint-Étienne essaie de montrer que l'expertise peut déjà être de l'action. C'est une hypothèse mais aussi un parti pris. L'expertise n'est pas quelque chose de neutre que l'on ferait de manière détachée d'un contexte et qui n'aurait pas, dans un premier temps, d'interaction avec celui-ci. Il est même possible de voir que c'est le plus souvent l'inverse : que toute expertise génère une interaction avec son contexte. À partir de là, pourquoi ne pas profiter de cette interaction pour être déjà en situation de projet de façon explicite. L'idée générale est que toute méthode d'analyse devrait permettre d'enclencher la situation de projet pour tous les acteurs. Évidemment pour enclencher cela, se posent des questions de méthode, comment s'y prendre, comment faire, avec qui, quand, de quelle manière ?

C'est à ces questions que je vais tenter de répondre à travers un exemple. Il s'agit de l'exemple de la colline du Crêt-de-Roch, à Saint-Étienne.

Ce travail a été réalisé par des gens issus pour la plupart du Cresson. Entre doctorants, nous avons eu la volonté de monter un groupe qui s'appelle BazarUrbain. Il s'agit d'un collectif qui regroupe des jeunes architectes, sociologues et urbanistes, pour la plupart installés en profession libérale et qui ensemble, en fonction des projets ou des études, forment un groupe qui peut être à même de répondre à une demande particulière. Le groupe est tourné vers l'opérationnel, mais il existe en parti grâce à l'assise théorique et méthodologique des apports du Cresson.

C'est donc le travail d'une équipe de cinq personnes, des architectes, des sociologues, des urbanistes. Nous avons fait appel en plus à une juriste pour des questions de droits de passage et à un graphiste pour se dégager des opérations un peu lourdes de mise en forme et de communication.

¹ Cette étude a été réalisée entre octobre 2001 et janvier 2002 par **BazarUrbain** (collectif pluridisciplinaire ici de 7 personnes sous la direction de Marie-Christine Couic et de Jean-Michel Roux avec Catherine Aventin, Suzel Balez, Nicolas Castellan, Ségolène Cognat, Nicolas Tixier. BazarUrbain est un collectif qui s'investit dans des projets urbains souhaitant prendre en compte les ambiances (pratiques, usages, observations physiques...), mais également dans la réflexion concernant la conduite du projet. Ses membres participent également à des actions de recherche en collaboration avec le Cresson, l'Acroce et l'Institut d'Urbanisme de Grenoble. Ce texte a bénéficié de la relecture de mes collègues.

Cette étude a été mandatée par l'unité municipale de Saint-Étienne Ville d'Art et d'Histoire et co-financée grâce aux Fonds Européens de Développement Régional (FEDER). Le travail de terrain a été réalisé en lien avec le tissu associatif local. Les différentes phases de l'analyse ont été communiquées aux habitants (affichage, distribution de documents, réunion publique). Le rapport final est public et consultable à l'adresse www.cretderoch.fr.st.

² **Cresson** : Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain. École d'Architecture de Grenoble - UMR CNRS 1563. www.cresson.archi.fr

Nous partons du principe qu'il n'existe pas de méthode universelle, mais qu'il y a des principes méthodologiques adaptables en fonction du terrain, des acteurs et du contexte.

La colline du Crêt-de-Roch est très proche du centre-ville de Saint-Étienne, une dizaine de minutes à pieds. Au sommet de cette colline, il y a un immense cimetière, le cimetière Saint-Claude, dit le "Père-Lachaise stéphanois". Il date du XIXe siècle dont une tombe vient d'être classée (inscrite à l'inventaire). Autour de cette colline, on trouve de nombreuses maisons de *passementiers*, immeubles-ateliers qui abritaient la rubanerie artisanale stéphanoise. C'est aussi un ancien lieu minier. Sur deux flancs de colline, on trouve enfin des traces de carrières de grès et de fer, aujourd'hui remplacées par des constructions. C'est un milieu populaire, au sens d'un faubourg ouvrier et artisan, très représentatif du patrimoine "ordinaire" stéphanois. En plus d'une typologie d'habitats propres à accueillir des métiers à tisser pour la rubanerie, on retrouve des *traboules* tout le long des flancs de la colline permettant d'acheminer la matière première puis les rubans produits. Malheureusement ces traboules aujourd'hui sont, soit en friche, soit privatisées. Les traboules sont des passages permettant, dans le sens de la pente, de passer d'un immeuble à un autre. Ce sont des passages discrets, souvent connus des seuls initiés. Ce réseau permet une circulation très originale d'un point de vue architectural parce qu'il permet à la fois d'aller au plus court et à la fois de passer à travers les bâtiments pour gravir la colline. Les maisons de passementiers sont particulières. Situées sur le flanc ouest de la colline, elles sont faites pour accueillir à la fois des métiers à tisser et l'habitat est situé en dessous ou à l'arrière. L'atelier avait un maximum de lumière naturelle, souvent au détriment de l'habitat.

On retrouve sur cette colline une activité associative spécifiquement locale qui perdure. On ne parle pas d'associations, mais de "sociétés". Il y a sur ce quartier plusieurs associations boulistes (boules lyonnaises, pétanque). Actuellement, il y a aussi des associations de type maisons de quartier, atelier d'art, groupements de personnes qui s'intéressent à leur quartier (collectif). C'est un lieu à la fois très vivant d'un point de vue associatif, très riche d'un patrimoine stéphanois populaire, ouvrier, et en même temps c'est un lieu "en perte de vitesse". Actuellement, le quartier perd sa population. Il ne reste plus que trois commerces, mais il s'agit de commerces de fleurs et de marbres liés au cimetière. Il n'y a plus de boulangerie, de bar ou de restaurant, alors qu'il y a encore vingt ans, les rues de ce quartier étaient bordées de commerçants sur toute leur longueur. Cette désertification s'est faite petit à petit, notamment avec la fin de l'industrie textile et le départ des actifs, mais aussi à cause des problèmes de transport en commun. Il n'y en a pas véritablement sur la colline. Les flancs sont très durs à monter, cela pose des problèmes pour les enfants en bas âges et les personnes âgées. C'est plutôt une population peu fortunée qui y habite. Il y a beaucoup de personnes d'origine étrangère, et une population "intellectualo-artistique" amoureuse du quartier et encore quelques personnes âgées qui ne peuvent que très rarement finir leur vie sur place.

Ce qui marque la colline et qui a généré en partie ce travail est la présence de jardins ouvriers, appelés aussi jardins familiaux, situés pour plusieurs d'entre eux sur les terrains des Hospices civils de la ville de Saint-Étienne. Autour du cimetière, il y a un très beau chemin de ronde aujourd'hui fermé. Une grande partie de ce chemin se trouve à l'intérieur des jardins ouvriers. Parmi les associations locales, la commission Patrimoine et Lien Social réfléchissait depuis quelques années à une re-dynamisation du sommet de la colline et avait lancé l'idée d'une possibilité de réouverture du tour du cimetière. L'idée a été reprise par la mission Ville d'Art et d'Histoire de Saint-Étienne qui a obtenu un complément de financement européen du FEDER (Fonds Européen de Développement Régional) pour une pré-étude sur le potentiel patrimonial du site. La demande initiale n'était pas très explicite. L'idée était de proposer une réflexion sur le lieu pour savoir "quoi en faire" en terme d'aménagement patrimonial, ce qui explique que ce travail a été commandité par le service culture et non par le service urbanisme de la ville.

Un des membres de notre équipe habite à Saint-Étienne. Il est très impliqué dans la vie du quartier, cela nous a beaucoup aidé à comprendre les caractéristiques du lieu. Une de nos premières découvertes a été de se rendre compte qu'il y avait un certain nombre de querelles entre les acteurs. Ceci n'est pas spécifique à ce lieu, mais pour résumer schématiquement, les jardiniers ont fait fermer leur espace parce qu'il y a eu des cabanes brûlées, des canettes de bière cassées, le mythe ou la réalité de seringues retrouvées, des gens perçus comme "louches" qui traînaient avec leurs chiens, x choses qui ont fait qu'ils ont décidé de faire fermer cet espace. La fermeture du tour sur la partie des jardins a généré, lorsque les grilles ont été fermées, des culs-de-sac. On se retrouve alors avec des morceaux d'espace public qui progressivement ne sont plus entretenus par la municipalité et servent de dépotoirs et de lieux de déjections canines. Ces endroits délaissés contrastent avec les espaces à la charge des jardiniers qui eux sont particulièrement bien entretenus selon un système de *corvées*. Les jardiniers eux-mêmes sont en conflit entre eux. Ils reconnaissent, à voix basse, que les problèmes d'insécurité rencontrés dans les jardins sont le plus souvent issus de querelles internes, c'est-à-dire que c'est entre eux qu'ils brûlent les cabanes, mettent du poison dans l'eau d'arrosage, etc. Il y a aussi un collectif d'habitants qui agit fortement auprès de la mairie pour obtenir des améliorations pour la vie du quartier, mais avec certains blocages là aussi par rapport à d'autres habitants et associations de quartiers. Il y a donc beaucoup de conflits, à jour ou latents. Les difficultés

de discussions se retrouvent également entre les différents élus et techniciens de la ville. L'ensemble de la colline est entré, il y a peu, en GPV (Grand Projet de Ville) ce qui témoigne des difficultés socioéconomiques des habitants. Les responsables du GPV n'ont pas été très diplomates avec les acteurs locaux dans un premier temps. Ils ont à la fois utilisé les travaux des associations locales pour construire certains axes du GPV sans véritable communication avec les habitants. Nous nous sommes donc retrouvés avec un système d'acteurs à la fois simple à identifier et à la fois complexe à aborder.

[Diaporama du tour] Nous demandions aux gens de choisir leur sens de parcours et leur point de départ. Commençons par exemple en prenant par la gauche de la maison de quartier. On descend dans la rue de l'Éternité, on croise un terrain de boules, la Boule Sociale. Ce sont des lieux assez formidables au niveau architectural et offrant des vues sur la ville. Ces visites étaient faites avec une ou deux personnes. Je tiens à préciser que nous avons eu l'accord des jardiniers pour une réouverture le temps de ces parcours. Cela n'a pas manqué d'entraîner un certain nombre d'échanges qui ont participé à modifier favorablement les relations et la connaissance entre les acteurs. On rentre dans la partie fermée du tour du cimetière. Sur notre droite, on longe continuellement un énorme mur, et de l'autre côté se trouvent les jardins. Il existe pas mal d'histoires concernant le mur de ce cimetière. Un jour de grande pluie, il y a eu une coulée de boue, une partie du mur s'est écroulée et on aurait retrouvé quelques cercueils en bas de la colline ! Les anciens employés municipaux du cimetière auraient eu une petite échelle pour franchir le mur et rejoindre l'amicale bouliste de la "boule rouge", jusqu'à un vidéaste qui a fait un film "En attendant de voir la mer", où, avec un camion de pompiers, une grande vague passait au-dessus du mur avec Saint-Étienne en dessous. C'est un mur en grès assez beau, retapé à pas mal d'endroits, qui n'est pas sans qualité. Il est assez plaisant de le longer. On arrive dans la partie est, les jardins sont très bien entretenus. Presque à chaque passage, les jardiniers nous parlent de leur jardin avec beaucoup de passion. Il n'y a pas eu une visite sans qu'un jardinier nous happe pour nous faire visiter et nous parler de son travail. Il n'y a pas de réglementation sur les cabanes, chacun fait un peu sa cabane comme il le veut (ce qui devient rare ici car la ville a engagé un plan de standardisation). On retrouve de la ville dans la campagne puisque les jardins ont des numéros, les allées des jardins possèdent des plaques à leur nom. On retrouve une identité urbaine à l'intérieur de ces jardins. Il y a quelques lieux en friche, soit parce qu'ils appartiennent à des privés, soit parce qu'ils sont trop en pente pour pouvoir être cultivés. Quand on est de côté, on a une vue panoramique extraordinaire sur Saint-Étienne et ses environs, que l'on ne retrouve nulle part. Puis, le chemin se resserre. On arrive à l'autre grille. La partie après est un chemin public accessible à tous, mais qui de par sa situation en cul-de-sac admet assez peu d'usages. Nous arrivons ensuite dans une rue avec des HLM à gauche, puis à l'esplanade devant le cimetière. Là aussi, on a des échappées visuelles par la gauche sur l'autre côté de Saint-Étienne, on voit les collines en face.

C'est à partir de ce point que je voudrais commencer à parler de méthode. Il nous a semblé que ce tour du cimetière, du fait de sa fermeture depuis dix ou vingt ans, était assez peu connu. En dehors des jardiniers, personne n'y va plus, élus et techniciens compris. Il y avait un enjeu sur la réouverture de ce tour alors qu'énormément de gens ne savaient pas, ou plus, de quoi il en retourne. Pour essayer de remédier à la fois à ce constat d'ignorance partiel d'un lieu pourtant proche, et pour essayer de replacer les gens en situation de discussion, nous avons proposé de faire vivre à tous les acteurs une expérience commune consistant à faire le tour du cimetière en commentant de manière sensible ce parcours. Nous avons donc demandé à tous les élus en rapport avec le quartier du Crêt-de-Roch de venir faire le tour de la colline, à tous les responsables d'associations, à tous les techniciens en charge de la colline et surtout à tous les habitants de la colline mais aussi à ceux qui ne sont pas de la colline et qui souhaiteraient découvrir cet espace. Il y a eu un travail assez long de communication. Pour les habitants, nous avons fait travailler la maison de quartier pour faire des affichages, sur les portes du quartier, invitant pendant une semaine les gens à venir faire le tour du cimetière. La communication est également passée par la distribution de prospectus dans les boîtes aux lettres, mais aussi par des courriers officiels à tous les responsables d'associations ou à la mairie, etc. de manière à ce qu'on ait le maximum de participants et que tous soient bien au courant de ce travail et la possibilité d'une implication de leur part. Notre idée était que la mise en situation commune de tous ces acteurs devraient leur permettre de se rendre compte des caractéristiques de ce lieu, puis de prendre connaissance aussi de cet espace à travers le regard des autres. Il était important que chaque acteur voit ou sache que les autres participent à la même expérience, construisent son point de vue tout en prenant connaissance de ceux des autres.

Des doutes subsistaient quant à la définition foncière du cheminement. Plusieurs parties du tour du cimetière ne sont pas aisément définissables. Selon les dires, les propriétaires et les droits de passage sont radicalement différents. Une juriste a pris en charge les recherches dans les fonds de la mairie et du cadastre pour éclaircir la situation, nécessitant parfois de remonter aux extensions successives du cimetière. Certains points sont assez complexes et restent encore mal identifiés. Mais pour simplifier, le tour du cimetière appartient bien à la municipalité de Saint-Étienne soit en domaine public soit dans son domaine privé.

Comment avons-nous fait ? Il y a eu deux étapes. Une première étape a consisté à faire une lecture du site, et une seconde à dégager les enjeux pour tout projet futur.

Il fallait tout d'abord caractériser le site de manière visuelle, juridique, topographique mais aussi de manière sonore. Il fallait au préalable identifier l'ensemble des acteurs de la colline. Nous avons dû faire tout un travail de contact pour ensuite inviter à une expérience urbaine tous ces acteurs. La méthode en elle-même consistait à parcourir ce tour pour recueillir les vécus et les pratiques. C'est une méthode adaptée de ce que propose Jean-Paul Thibaud au Cresson (méthode des parcours commentés³), mais d'autres personnes pratiquent ce type d'approche, comme Jean-Yves Petiteau avec ses itinéraires photographiques, etc. Chaque personne est équipée d'un petit Dictaphone qu'on place dans sa poche et d'un micro-cravate. Nous lui parlons assez peu avant le parcours, on lui dit qu'il y aura un temps pour la discussion qui aura lieu après le temps du parcours, de manière à court-circuiter les discussions classiques et de façon à ce que les gens entrent très vite dans l'expérience. Nous leur expliquons que nous allons faire le parcours avec eux et nous leur demandons de nous dire, de nous réciter le lieu dans lequel ils cheminent. Surtout nous leur indiquons de ne pas parler de projet mais simplement de nous dire le lieu. Ce n'est pas opération facile. À côté d'eux, nous sommes présent, mais nous essayons d'intervenir le moins possible. Nous sommes des *accompagnants* qui essayons de les mettre en confiance. Nous répondons par des "oui" ou des "et encore", nous acquiesçons de la tête. Si la personne s'échappe du sujet, nous la remettons sur la nécessité de décrire le tour dans toutes ses modalités (visuelle, sonore, motrice, historique, sociale, etc.). Nous essayons d'intervenir le moins possible. La personne est libre de ses arrêts, de revenir en arrière, d'accélérer, etc. Tout est enregistré. Comme il y a plusieurs *parcourants* et sens de parcours, les gens se croisent. Ils voient qu'untel est là, que tel élu le fait, etc. C'est une expérience relativement singulière dans le discours, mais il y a un sentiment collectif par le fait de croiser d'autres personnes, l'ouverture exceptionnelle du tour, la présence sur le terrain pendant une semaine. La maison de quartier nous a donné une pièce dans laquelle nous avons des boissons chaudes pour accueillir les gens, pour remplir une petite fiche minimum qui nous permet de savoir leur lieu d'habitation et leur rapport à cet espace. Le parcours une fois fini, on a quelques questions sur cette fiche, mais pour lesquelles nous évitons toujours de parler de projet. C'est très difficile, parce que les élus, les techniciens et les militants imaginent que nous allons les interroger sur ce sujet, sur le devenir de l'espace. Il a été beaucoup plus facile avec les habitants d'obtenir une parole de compte rendu, un récit. Ces temps après expérience ont été pour nous des temps d'écoute, de compréhension des enjeux, et des jeux entre acteurs, mais pas vraiment des temps d'analyse du lieu.

Bien entendu, tout le monde n'est pas venu à ces rendez-vous. Ce n'est pas toujours facile pour les gens de se libérer. Mais nous avons eu tout de même trente-sept parcours différents ce qui doit faire en tout quarante-cinq *parcourants*. Certains ne souhaitaient pas les faire seuls, ils venaient avec leur enfant, leur copain, leur femme, etc. Nous n'avons pas eu les élus tout de suite. Quelques élus sont venus, mais pas suffisamment. Nous n'avons pas eu, non plus, tout de suite tous les responsables d'associations. Une fois que l'expérience a été faite et que la presse l'eût relayée, des gens nous ont appelé parce qu'ils n'avaient pas pu venir mais souhaitaient absolument le faire, entre autres, ce fut le cas des élus. On a fini par avoir quasiment tout le monde. À la fin, ce sont eux-mêmes qui demandaient le rendez-vous. La sensation était que s'il ne participaient pas à l'expérience, ils ne pourraient pas être crédibles dans le débat. Nous n'avions pas prévu cela, c'était une bonne surprise. Nous avons donc réorganisé des journées.

Michèle Jolé : Sur les trente-sept personnes consultées, se sont essentiellement des hommes publics ?

Nicolas Tixier : Non. La moitié sont des habitants sans qualification par rapport à la municipalité ou à des associations et l'autre moitié est constituée d'élus, de techniciens, de responsables d'associations et de collectifs ou de directeur d'écoles. Sachant que chaque parcours dure entre trente et quarante minutes, que nous devons compter avec les temps de retranscription et d'analyse, le corpus était déjà assez important.

Nous avons remis les gens un peu en situation de projet en leur proposant de faire cette expérience. Ils nous donnent leur parole, en échange nous leur proposons cette promenade. Ce n'est pas comme un questionnaire ou l'enquêteur réclame de l'information mais ne rend pas forcément quelque chose. Là, il y a déjà eu un échange : on a fait ouvrir les portes, le lieu est inaccessible depuis plus de 15 ans, sauf pour les jardiniers. On a organisé des parcours. Ce fut une découverte pour un certain nombre de gens de passer dans cet espace. On peut espérer que cela participe à transformer ou consolider leurs représentations du lieu, qu'ils soient techniciens, élus, habitants, etc. Les gens qui avaient un discours sur les autres ou sur tel ou tel espace sont bien obligés de l'éprouver par ce contact et cette parole en direct du terrain.

À partir de là, nous avons travaillé sur cette parole habitante. L'idée de l'abécédaire pour rendre compte de ce corpus est apparue assez vite. Il était hors de question de construire avec l'ensemble des parcours un seul

³ Pour un aperçu de ces méthodes, cf. les articles infra de J.-P. Thibaud et de J.-Y. Petiteau, ou se reporter à l'ensemble d'articles publiés sous la direction de Michèle Grosjean et de Jean-Paul Thibaud, "L'espace urbain en méthodes", Marseille : Éd. Parenthèses, 2001.

parcours type. On a des éléments qui s'assemblent pour faire sens, d'autres qui s'opposent. Il fallait aussi garder l'anonymat des paroles. L'abécédaire permet ces recoupements, de mettre en valeur les points de vues complémentaires ou opposés, de faire des renvois, et surtout de ne pas hiérarchiser. C'est la première fois que nous essayons ce type de mise en forme écrite pour rendre compte de la parole habitante.

Marbrier	Là maintenant il n'y a plus personne. Que des marbriers et fleuristes. [01] Là il y avait un marbrier qui fabriquait des plaques pour les concours agricoles où il y a marqué premier prix pour une vache, enfin... C'était pratiquement un des seuls à le faire en France. C'était un artiste. Il faisait du Show-Biz, du Cabaret à Saint-Étienne. [02] <i>cf. avant, commerçants, fleuristes, horticulteur</i>
Matches	Quand y a les matches , on les entend d'ici ! On les entend ! [Un jardinier croisé sur un parcours] [07] <i>cf. truits, entendre</i>
Mauvaises herbes	À l'époque il n'était pas entretenu, il y avait des mauvaises herbes . [14] <i>cf. cantonniers, corvée, triche, repeindre</i>
Méditerranéen	Moi j'ai toujours l'impression, des villages perchés du sud de la France. On est exactement dans cet esprit là. On le voit particulièrement quand on arrive par le périphérique depuis Lyon. On le voit qui se détache, se décroche dans le ciel. On a vraiment l'impression de ces villages perchés méditerranéens pratiquement. [32]
Mémoire populaire	(...) boulot sur la mémoire . Mais alors la vraie, par contre, c'est-à-dire la mémoire très, très populaire . Pas la plus facile à traiter d'ailleurs, car elle n'a pas envie de s'exhiber, elle n'a pas envie de faire des théories incroyables. Alors est-ce que en mettant en scène, on l'exalte ou on la détruit. Moi je ne réponds pas. C'est des choix ... Quand on transforme quelque chose, c'est très bien pour certains. Pour ceux qui sont attachés au lieu cela les tracassent un peu. [04] <i>cf. avant, beauseigne, Saint-Étienne/Stéphanois</i>
Merdes	Y a des merdes . On en avait pas encore vu, tiens ! [20] Ouais, là ça commence à être bien engraisé ! (tires) ... Ça a quand même besoin d'un sérieux coup d'entretien. Y'a du déchet ... les merdes de chien, c'est bon, y'en a pas mal au m2. Et puis c'est pas des petits chiens à mon avis, c'est déjà des bons morceaux de chiens [18] <i>cf. chiens, crottes, dégueu, escaliers, patager, slalomer, yeux fermés</i>

Michèle Jolé : Vous choisissez les mots selon la redondance dans les textes.

Nicolas Tixier : Nous avons suivi une méthode que Yves Chalas avait nommé "la table et les ciseaux". On imprime les textes, on les découpe par unité de sens et on met le tout à plat... sur une grande table ! On prend chaque papier et on les réunit par similarité de contenu. Petit à petit se forment des tas, des catégories. Quand on a une catégorie immense, on regarde si on ne peut pas en faire plusieurs, quand elle est trop petite et peu signifiante, on l'enlève. L'unité de découpage est ce qu'on imagine être la phrase. C'est le premier compte rendu.

Nous avons dit que nous souhaitons un échange avec les habitants. Il nous semble important de leur rendre leur parole, celle du parcours. Cet abécédaire a été distribué aux gens. Cela a été une bonne surprise. Pour les personnes qui ont fait le parcours, cet abécédaire fonctionne bien. Il leur donne un plaisir de lecture, à voir ce qui est dit d'un lieu, et cela, d'une manière multiple et diverse.

Michèle Jolé : La restitution que vous faites est-elle collective ? Comment cela se passe-t-il ?

Nicolas Tixier : Il n'y a pas eu de lecture de l'abécédaire. Nous avons invité les participants à des réunions publiques, au cours desquelles nous avons distribué les abécédaires et les rapports. Il y a également eu une distribution dans les boîtes aux lettres ainsi qu'une mise à disposition dans les différentes associations de quartier. Nous avons annoncé à l'avance aux gens qu'il y aurait un retour de leur expérience.

Cet abécédaire pour dire l'espace nous renseignait déjà beaucoup, mais pas de manière synthétique. Il est difficile de tirer quelque chose de soixante ou quatre-vingts pages de paroles, même regroupées selon des termes choisis. Nous sommes donc passés à une autre échelle de travail. Il s'agit maintenant de la seconde étape de notre étude. La première visait à faire une lecture du site, cette seconde consiste à définir les enjeux du site. Ceci en mélangeant à la fois l'écoute de toutes ces paroles et notre nouvelle connaissance du lieu et des acteurs (nous avons parcouru et écouté de très nombreuses fois le tour). Nous avons refait un travail d'analyse thématique, travail que l'on souhaite être à la fois un outil pour le projet et pour la synthèse.

Cinq thèmes ont été dégagés. Nous avons essayé de les hiérarchiser en nommant des rapports.

Thème 1	Le cheminement	Relations au corps
Thème 2	Le mur comme frontière	Relations au cimetière
Thème 3	La porte et le tesson	Relations à l'espace privé
Thème 4	À la marge	Relations à la ville
Thème 5	Le patrimoine ordinaire	Relations au passé

Voilà qu'elles étaient nos cinq grilles de lecture. Nous ne les avons pas pensées au départ, elles sont arrivées au fur et à mesure de l'analyse.

Après, nous avons réalisé une fiche par thème. C'est peut-être cette étape qui n'est pas encore pas encore complètement bien passée dans notre travail. Nous voulons que ces fiches (donc cinq au total) soient des outils pour tous les acteurs : les habitants, les élus, les techniciens, mais aussi les futurs aménageurs qu'ils soient architectes ou urbanistes. Ces fiches doivent aider les élus à prendre parti sur des enjeux pour le lieu. Pour les habitants, cela peut être une grille qui leur permet de prendre conscience des enjeux de leur espace et de dire "qu'est-ce que ma ville fait de ce lieu ?". Pour les architectes, urbanistes, paysagistes ou autres artistes ou personnes qui interviendront sur ce lieu, il s'agit d'avoir un outil pour savoir comment leur proposition d'intervention s'ancrera dans les enjeux du lieu. Ces grilles sont a priori transversales aux acteurs. C'est peut-être ce que pour l'instant nous avons le plus de mal à faire passer. Ces grilles ne sont pas des réponses apportées au lieu, mais une lecture *problématisée* de celui-ci. Tous les thèmes sont déclinés selon le même principe.

Thème 1 : Le cheminement, relations au corps

Sujet

Tout cheminement s'éprouve par l'action de cheminer, mettant en relation un corps et les éléments du parcours. Cette relation est d'abord une expérience de nature multisensorielle. Elle se déroule et se transforme dans le temps. Elle se construit et varie tout au long du parcours et devient le lieu de pratiques ordinaires.

Analyse et éléments de contexte

Le tour du cimetière inclut la partie orientale de la rue Caron, le chemin longeant les jardins, le chemin Tavernier, la rue Pascal Tavernier, l'esplanade et la portion de la rue de l'Éternité rejoignant la rue Caron. Constitué de parties distinctes, il faut 20 à 30 minutes pour le parcourir. Toujours étroit, parfois très étroit, il est constamment délimité par diverses barrières en aval et par le haut mur du cimetière en amont.

Un chemin, des usages

En dehors de quelques journées spéciales d'ouverture organisées en collaboration avec les jardiniers, le tour du cimetière reste peu pratiqué. De par la fermeture du chemin aux deux extrémités hautes des jardins (par deux portails), seuls les jardiniers l'utilisent mais il est rare qu'eux-mêmes en fassent le tour complet. En général, lorsque les jardiniers accèdent aux jardins par une entrée, ils repartent par la même.

Juste avant les portails, on trouve de chaque côté, une société de boules (Boule Sociale, Clos-Jouve et Boule Rouge). Comme pour les jardins, on y accède et on en repart par la même section de chemin. Le passage de l'une à l'autre n'est possible qu'en faisant le tour par l'Esplanade.

Ces deux tronçons sont aussi le lieu des promenades canines. Cul-de-sac, les maîtres envoient leur chien et attendent leur retour.

L'usage principal du tour du cimetière, actuellement, n'est ni son cheminement complet, ni un lieu où l'on s'arrête, mais juste un accès "fonctionnel" aux jardins et un peu aux sociétés boulistes. Le tour existe, mais il n'a pas de pratique en tant que tel.

Une diversité de cheminements

Le tour est hétéroclite dans sa constitution et dans ses ambiances.

Certaines de ses parties sont entretenues : les jardiniers organisent régulièrement des corvées dans le tronçon fermé, l'herbe est coupée, les haies taillées, le chemin nettoyé. D'autres parties sont quelque peu abandonnées : les services municipaux délaissent le plus souvent le chemin Tavernier, l'herbe est haute, les broussailles envahissantes, les déjections canines et les déchets nombreux.

Selon les parties, les sols changent (goudron, terre et cailloux, herbes, marches en béton), la pente évolue (plat, montée, descente, bosses et creux), les vues se reconfigurent en permanence (ouverture cadrée, panorama à 180°, filtrage par les arbres, fermeture par les murs, mais aussi vue rasant par-dessus le mur du cimetière, etc.), certains endroits sont ventés et d'autres à l'abri (chemin Tavernier), la perception sonore varie (ville au loin, ligne sonore du boulevard, signaux venant de la gare, mais aussi selon la fermeture des murs, une réverbération plus prégnante. Seul le mur du cimetière nous accompagne tout le long du parcours, sur un des côtés (bien qu'il varie un peu dans sa constitution et par sa hauteur).

On ne chemine pas de la même façon selon les tronçons et selon le sens du parcours.

Un cheminement caché

Autant le cimetière du Crêt-de-Roch est connu, autant son chemin de ronde, fermé en partie depuis assez longtemps, reste secret. Lieu pour initiés, à l'instar des traboules, nous dit un habitant, il se pratique en connaisseur. Avec des accès un peu masqués (en contrebas de l'impasse rue Caron, enfilade étroite entre deux murs rue Pascal Tavernier), il ne s'offre pas d'un seul tenant, mais se découvre progressivement.

Pour le côté rue Caron et la partie des jardins, le chemin est plutôt perçu comme un *refuge*, un lieu ouvert, un petit coin paisible, un morceau de nature (herbe, haies, fleurs) ; mais pour le côté rue Pascal Tavernier, le chemin est plutôt perçu comme un *repoussoir*, un lieu fermé, un coin dangereux, un morceau de friche (tessons, crottes, déchets).

Synthèses et enjeux de débats préalables à tous projets

Un chemin, des usages : au passé c'était, selon les habitants, le lieu des amoureux, de la ballade du dimanche, du cyclo-cross, des jeux d'enfants, de la gym pour l'école, du petit vandalisme, etc. Aujourd'hui, les usages sont restreints. Quelles pratiques pour demain ? Doit-on privilégier quelques usages ou au contraire multiplier les possibles ? Comment les concilier ?

Une diversité de cheminements : le tour est hétéroclite dans sa composition et dans ses ambiances : on y chemine différemment selon les tronçons et en fonction de la présence des portails. Faut-il entretenir cette variété ou au contraire homogénéiser, normaliser les parties ?

Un cheminement caché : le tour apparaît souvent comme secret, mystérieux, caché. Cette caractéristique est-elle à conserver, renforcer ou à supprimer ? Mais peut-être est-il aussi possible de le rendre plus usité tout en le gardant d'accès un peu caché. Dans le même ordre d'idée, le tour est connu, mais n'a pas vraiment de nom. Faut-il le nommer, l'indiquer, le flécher... ?

J'amorce maintenant la conclusion. On parle actuellement en urbanisme de plus en plus de modèle négocié. Je vous montre un schéma de Gilles Novarina⁴ qui est assez intéressant où d'un côté se trouvent les habitants, d'un autre les décideurs politiques et encore d'un autre les professionnels. Il montre que les habitants peuvent dire aux professionnels les représentations pratiques liées à la vie quotidienne et qu'à l'inverse le professionnel peut dire les figures qui permettent d'interpréter la réalité. Les politiques donnent les orientations, les professionnels doivent donner des réponses techniques, etc. Il nous semble que pour que des schémas de la sorte fonctionnent, il doit y avoir des éléments en commun à la base. **Ce commun, pour nous, c'est l'expérience du terrain.** Le travail sur ce site nous a permis de le mettre en œuvre. C'est cette expérience du terrain qui permet de dégager des potentiels du lieu, et inévitablement, on se rend compte que l'analyse est alors quasiment de l'action. Les élus, les habitants, les techniciens, nous enquêteurs, qui avons fait le parcours, nous n'avons plus la même représentation sur le lieu et nous ne pouvons plus tenir le même discours sur ce lieu que celui que nous tenions auparavant. C'est ce changement que nous cherchons. Nous ne voulons pas que les gens tiennent tel ou tel discours, nous voulons qu'ils aient une conscience par le terrain dans leur discours. Ceci permet de donner aussi une légitimité aux acteurs de discuter entre eux puisqu'ils ont une expérience commune. Nous avons espoir que ces fiches thématiques deviennent un outil de projet. Elles mettent à jour quinze enjeux, trois par thèmes. Répondre à un enjeu uniquement n'est pas très intéressant, mais répondre par un projet et regarder comment ce projet répond aux quinze enjeux commence à être très riche. C'est à la fois une grille de lecture, une grille d'aide à la conception, et peut-être pour les habitants un outil de regard envers ce qui est proposé par la municipalité, un outil de participation maîtrisable par eux-mêmes.

Il y a eu en tout deux réunions publiques : une de rendu aux élus et une avec les habitants et participants à l'enquête. Le rendu aux services et élus a été assez favorable même si nous avons été déçus par la *fraîcheur de l'accueil* du service urbanisme. Nous avons eu aussi quelques frayeurs quand des élus ont dit, à la suite de notre travail, qu'il fallait ouvrir le tour dès que possible alors que nous ne propositions rien de ce genre. Nous avons seulement posé quinze questions auxquelles il faut maintenant répondre ou tout au moins débattre. Il a fallu bien expliquer que ces fiches devaient servir à la réflexion et qu'elles n'étaient en aucun cas des propositions d'aménagement. Un document a été imprimé et distribué à l'ensemble des habitants par boîtes aux lettres. Un rapport qui compile l'ensemble du travail a été donné à toutes les associations, il est en libre-service dans certains lieux, disponible à tous les habitants. Nous avons réussi à échapper à l'écueil que nous imaginions dès le départ, à savoir se retrouver prisonniers des élus qui nous manipuleraient, ou à l'inverse, des habitants qui nous instrumentaliserait, ou encore des associatifs qui ont un regard très particulier sur notre travail. Nous avons toujours essayé de garder ce recul même si nous n'avons certainement pas pu toujours y échapper. Nous ne voulions pas être associés à un de ces groupes.

Le plus souvent possible, nous nous sommes efforcés de travailler sur place. Nous sommes grenoblois et notre présence à Saint-Étienne semblait incongrue à certains au départ. À cela, nous avons apporté deux réponses. La première est qu'un des membres de notre équipe est local et très actif sur le lieu. Il a une grande connaissance patrimoniale du lieu puisqu'il fait en partie son doctorat dessus ; il s'agit de Jean-Michel Roux. La deuxième réponse concerne nos méthodes d'investigation. Nous dormions, mangions et faisons nos séances de travail sur place. Nous louions ou empruntions des salles. Nous avons organisé deux ou trois soirées ouvertes aux habitants. Nous avons essayé d'être présents sur place au maximum pour connaître le lieu, les acteurs, les enjeux, mais aussi pour montrer que nous n'étions pas un cabinet grenoblois qui ne s'investirait pas localement. Nous sommes restés quatre week-ends et des séries de trois jours en semaine.

La dernière réunion publique a eu lieu en janvier 2002. Je ne sais pas si c'est un prétexte, mais les élections présidentielles et législatives semblent avoir gelé depuis tout processus. Nous sommes re-convoqués au service urbanisme pour présenter à nouveau le travail. En attendant, nous avons fait une proposition pour continuer ce travail. Nous avons emprunté une idée à un artiste grenoblois, Philippe Mouillon, dont le travail est très intéressant. Il y a quelques années, il avait demandé aux habitants d'Échirolles de proposer des noms de rue du futur centre-ville. L'idée serait ici de distribuer dans les boîtes aux lettres des fausses plaques de rue, suffisamment jolies, sur lesquelles on demanderait d'écrire un nom possible au tour du cimetière. Il faut ensuite recueillir ces plaques, les sélectionner, parce que, sans doute, tout n'est pas montrable. Nous souhaitons alors rouvrir le tour pour les Journées du Patrimoine en sachant que sur le mur du cimetière, toutes les plaques seraient installées. Mais, cependant, ce travail ne présage absolument pas d'une re-ouverture, ni d'aménagements quelconques. Cela sert à garder les acteurs en projet, et à redonner encore un peu plus de sens et d'existence à ce quartier.

Un stagiaire : D'autres projets avaient-ils vu le jour avant celui-ci ?

⁴ Cf. Gilles Novarina, "Conduite et négociation du projet d'urbanisme", in *L'usage du projet*. Lausanne, éditions Payot. pp 51-64, 2000.

Nicolas Tixier : Non. La commission patrimoine a exprimé depuis longtemps le projet de réouverture du tour du cimetière dans des rapports. Le GPV a repris l'idée dans son rapport. Actuellement, comme le quartier est en GPV, tout projet est bloqué sous prétexte que l'on ne peut pas travailler le local sans avoir travaillé auparavant le global. Avant, il n'y avait pas eu d'étude, si ce n'est des petits travaux associatifs ou des diplômés d'architecture. La colline du Crêt-de-Roch est un des quatre grands quartiers de Saint-Étienne en GPV.

Un stagiaire : N'étiez-vous pas dans un environnement privilégié par l'absence de passé dans la recherche et par l'attente du GPV, c'est-à-dire par l'absence d'autres acteurs et de concurrents ?

Nicolas Tixier : Oui, sous doute. Nous n'avions pas d'acteur professionnel face à nous, avec nous ou contre nous, c'est-à-dire des architectes ou des urbanistes qui auraient déjà fait des propositions. Quoi qu'elles disent, ces études nous auraient déstabilisé et la nôtre sans doute moins bien accueillie au niveau municipal. Nous avons eu la chance de faire cette étude en amont, on espère qu'elle sera utile pour les projets ultérieurs.

Un autre avantage est dû au fait qu'au final, il s'agit d'un petit lieu. Si nous avions travaillé sur l'ensemble de la colline, nous n'aurions peut-être pas maîtrisé les enjeux de la même manière. La méthode doit être adaptée à chaque contexte, nous avons été assez content du croisement entre cette méthode et ce contexte-ci. Je ne suis pas sûr que dans un autre contexte la même méthode fonctionnerait. C'était un parcours donc la méthode s'y prêtait particulièrement bien. Nous avons soumis quelques idées d'interventions. Pascal Amphoux, qui est chercheur au Cresson et à l'Irec (Institut de Recherche sur l'Environnement Construit), dit souvent que quand on fait un projet on peut le regarder de trois manières différentes, de manière technique, de manière esthétique, et de manière sociale, sur les usages. Par exemple, si on fait un éclairage, il permet de voir pour ne pas tomber, mais aussi de s'asseoir sur un banc pour lire et observer le paysage, et puis peut-être permet-il d'identifier la colline depuis le bas de Saint-Étienne, etc. On montre comment, si on croise les regards, un élément d'intervention peut répondre à plusieurs enjeux.

Un stagiaire : Le fonds FEDER ne porte que sur l'étude ?

Nicolas Tixier : Saint-Étienne et sa région sont éligibles aux fonds du FEDER ce qui n'est pas le cas de toute la France. Les projets éligibles sont généralement montés par les techniciens de la ville. Le FEDER ne fait que compléter une enveloppe budgétaire dégagée au préalable par les institutions locales. Nous avons eu quatre-vingt-dix mille francs pour l'ensemble de l'étude entre les fonds de la ville et ceux de l'Europe. Cette étude ne constituait qu'une part modeste des fonds européens alloués à la ville sur une année.

Michèle Jolé : Je crois que l'ensemble de ce qui a été soulevé par ces questions explique beaucoup cette forme sensible de gratuité dans l'acte de la part des élus. Ils ne sont pas mis à contribution financièrement, ni même politiquement. Pour eux ce sont des conditions idéales, presque d'expérimentation. D'autre part, quatre-vingt-dix mille francs c'est peu. Vous êtes dans des conditions particulières, c'est comme un défi que vous vous lancez à vous-mêmes, à votre groupe, même à la ville. Ce sont des conditions singulières.

Nicolas Tixier : Mais ces conditions ne viennent pas de nous. Elles viennent de l'unité Ville d'Art et d'Histoire de la ville de Saint-Étienne, enfin de la personne qui en est en charge et qui se bat quotidiennement pour dire que le patrimoine ce n'est pas que les vieilles pierres et que c'est aussi un travail avec les usages et les habitants. Je dirais que c'est elle qui en est à l'origine. De fait, les relations entre cette unité et le service de l'urbanisme sont plus que douloureuses. L'unité fait figure d'empêcheur de tourner en rond. La même étude menée par le service d'urbanisme aurait sans doute permis de dégager de plus gros budgets. Nous sommes dans l'ordre de prix des études commanditées par une petite unité municipale en charge du patrimoine. Dans ces circonstances, c'est un beau budget.

Michèle Jolé : Combien de temps a duré votre étude ?

Nicolas Tixier : On peut croire que toutes ces méthodes prennent beaucoup de temps, qu'elles sont lourdes à mettre en place. En fait c'est assez court. Les préparatifs de l'étude ont duré un mois et demi, mais seuls les deux responsables de l'étude ont travaillé dessus à mi-temps. L'ensemble du travail de terrain s'est échelonné sur un mois, cela correspond à un mi-temps par personne. Pour l'analyse, c'est plus compliqué. Nous avons terminé les derniers parcours fin octobre et nous avons rendu le document fin janvier. On peut compter cinq mois pour tout faire. Au final, c'est un délai assez bref pour ce genre d'études.

Un stagiaire : Je pense que dans ce type de projet, il faut prendre du temps. Souvent, il faut quatre ou cinq ans pour aboutir aux travaux. Le temps permet de voir arriver des choses intéressantes pour la ville. Il faut profiter du temps de projets qui ne sont pas urgents.

Nicolas Tixier : A la fois, ils ne sont pas urgents, mais, dans l'état actuel de la colline qui meurt petit à petit il y a une certaine urgence à mobiliser sur du projet, au moins à l'échelle de la colline. Mais effectivement, nous ne sommes pas dans une urgence absolue.

CERTU : Sous prétexte qu'on réfléchit sur un lieu, souvent on se croit obligé d'intervenir de manière lourde. A des endroits, on a des sentiers très agréables et l'on engage des paysagistes qui refont tout.

Nicolas Tixier : Exactement. C'est pour éviter cela que nous pensons que l'expertise est déjà de l'action. Cela a permis à tous de mieux connaître leur espace, de prendre conscience de certains enjeux et sans doute de tisser un peu plus de "lien social". Cela a recréé de la relation entre les habitants, les jardiniers et les élus. C'est du projet.

Mais il y a quand même une situation délicate qui perdure. Le tour est fermé et cela empêche la relation à l'autre côté de la ville, j'ai peu parlé des relations de trajectoire, de réseau. Les jardiniers n'utilisent plus jamais les deux portails car comme ce sont deux impasses dans lesquelles on lâche les chiens, ils en ont eux aussi un peu peur, alors ils prennent leur voiture, font le tour du jardin et passent par le bas. On se retrouve alors avec des lieux qui n'ont pas une appropriation aussi riche qu'ils le mériteraient.

Michèle Jolé : Je voudrais revenir sur la question de la durée. Vous dites effectivement que finalement cela n'a pas pris beaucoup de temps. Je crois que le temps du projet, c'est autre chose. Effectivement, par rapport aux types de démarches qualitatives où l'on met au centre le terrain, la présence sur le terrain, la présence aux différents acteurs, etc. la méthode ethnographique c'est une méthode qui par définition prend beaucoup de temps, le temps de l'observation, de temps de la familiarisation, le temps de la confiance. Ce que je trouve assez remarquable c'est que vous venez de l'extérieur, vous êtes étrangers sauf une personne qui peut faire le lien. Cela suppose le temps de l'installation de la confiance, d'autant plus que vous allez les faire participer. Vous leur donnez quelque chose mais eux aussi, ils vous donnent du temps, leur marche, etc. c'est un échange. Je trouve assez remarquable que vous ayez réussi, parce qu'ils auraient très bien pu vous dire qu'ils connaissent leur lieu, en si peu de temps à établir cette relation. Est-ce effectivement parce qu'il y avait quelqu'un du coin, est-ce dû à votre enthousiasme ou vos convictions ?

Nicolas Tixier : Jean-Michel Roux est du quartier, il le connaît bien puisqu'il a fait son service civil dans une association de ce quartier. Nous avons tout de suite fait des réunions avec des associations de manière à leur demander de faire partie du projet. En ce qui concerne l'enthousiasme, je crois que quand on fait du projet urbain il est difficile de ne pas l'être.

Michèle Jolé : On a vraiment un exemple type de recherche-action. On est déjà effectivement dans le projet. Vous le présentez comme cela. C'est un moment qui doit aboutir au projet futur. Du coup tout ce qui est proprement méthodologique vous n'en avez presque pas parlé. Alors que j'imagine que dans ce chemin il y a des espaces sonores très particuliers qui doivent varier en fonction de l'avancée du chemin, etc.

Nicolas Tixier : Toutes ces dimensions sont traitées. Nous les transcrivons dans les fiches. Mais j'estimais que ce n'était pas forcément le plus intéressant à dire ici. Pour ma part, qu'importe la méthode initiale à partir du moment où on arrive à en adapter une pour mettre les gens en situation de projet, d'être capables de regarder leurs lieux et que tous nous modifions nos représentations par rapport à celles que nous avons de manière trop rapidement faites. Par exemple, l'abécédaire sert plus ici à rendre cette parole qu'à faire avancer l'analyse. Pour certains, après cette expérience, ils ont le sentiment, qui pour nous est bien une réalité de fait, d'avoir été acteur en ayant pris conscience de l'importance des enjeux.

Michèle Jolé : Autre chose qui m'a marqué, la dimension communication. Vous avez le souci de tout ce qui va être rendu à travers le travail sur les plaquettes, les prospectus, etc. Chez vous c'est intégré, mais ma crainte, c'est que les départements de communication s'occupent de la relation aux habitants et que cela devienne une spécialisation, un partage des tâches et une division du travail dangereuse. Sous prétexte qu'on fait de la communication, on pense qu'on a fait de la participation, de la prise en compte de l'usager, peu importe comment on le nomme, cette dimension de co-production est biaisée par ces techniques souvent réductrices de la communication.

Une stagiaire : Quels éléments de votre approche sont transposables dans un lieu métropolitain ?

Nicolas Tixier : Ces méthodes sont habituellement utilisées en grande ville. L'idée est de dire son espace quotidien, l'espace où l'on est tous les jours, de manière réfléchi. La particularité de cette méthode est la présence d'un tiers. Il n'y a pas que l'enquêteur et l'enquêté, il y a le terrain comme tiers. Cela passe donc par un médium. La personne parle à nous par le terrain. C'est un trio, parce que le terrain dit lui aussi des choses. La personne est interpellée, elle réagit, il y a des croisements. Il se passe beaucoup de choses sur le terrain et le fait d'être en présence d'un tiers est très important. Après, quel tiers trouver ? A priori, quand on parle de terrain, on

peut faire cela à partir de photographies, on soumet des photographies de terrain à des personnes et on leur demande de nous en parler. On peut le faire à partir de bandes sons et demander aux gens de raconter ces sons, c'est très utile pour lutter contre l'idée de nuisance sonore, de manière à ce que les gens se rendent compte que dans le son il n'y pas que la dimension négative du bruit, mais des dimensions d'identité, de communication, de qualité, de vie, etc. C'est donc très adapté à un espace urbain. Par contre, cela reste un parcours donc il faut arriver à retrouver une logique de parcours. Je crois que le fait de parcourir va très bien avec le récit. On a des enchaînements d'événements quand on parcourt, un parcours fait récit. Si on reste sur une place publique à faire des commentaires, on n'aura pas le même genre de récits. Avec Jean-Paul Thibaud, nous avons étudié cela chez Georges Perec⁵, il faisait des descriptions de lieux soit en posture assise dans des bars, soit en déambulant dans des lieux, et les descriptions de la seconde nature étaient beaucoup plus intéressantes parce que très vite on fait de la méta-discussion, on discute sur sa propre discussion, il n'y a plus que le terrain qui fait apparaître son propre récit. Par contre, en ville, c'est sans doute plus difficile de réunir les acteurs. L'anonymat de la grande ville rend les acteurs moins discernables.

⁵ Jean-Paul Thibaud, Nicolas Tixier, "L'ordinaire du regard", in *Le cabinet d'amateur*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, n°7-8, décembre 1998, pp. 51-57 & in *Parpaings*, Éditions Jean-Michel Place, Paris, #3, mai 1999, pp. 28-29.